JOURNAL ETRANGER OUVRAGE PERIODIQUE

Digitized by Google

CONDITIONS.

ON ſouſcrit A PARIS, *chez* LAMBERT, *Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.*

Chaque Volume du Journal ſera compoſé de dix Feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la ſouſcription *des douze Volumes pour l'année ſera de* vingt-quatre livres. *les Souſcripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le ſoin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume ſe vendra ſéparément quarante-cinq ſols.

Digitized by Google

122

PROSPECTUS

DU NOUVEAU *JOURNAL ÉTRANGER.*

IL ne s'agit plus aujourd'hui de prouver l'utilité des Journaux : les circonſtances exigeroient plutôt qu'on s'élevât contre l'abus qui s'en fait. Mais l'abus ne porte-t-il que ſur ce genre d'Ecrits ? ne s'étend-il pas à toutes les productions de l'eſprit humain de quelque eſpéce qu'elles ſoient? Depuis que les hommes profitent avec plus d'empreſſement & d'avidité que jamais des moyens que leur fournit l'Imprimerie de répandre ou leurs recherches ou leurs opinions, nos connoiſſances en ſont-elles plus ſaines & plus utiles ? nos Arts portés à un plus haut dégré de perfection ? nos Loix plus religieuſement obſervées ? nos mœurs, plus pures ? nos actions, plus honnêtes ou plus ſublimes ? Jettons un coup d'œil

Digitized by Google

ſur l'état actuel de la République des Lettres : jamais on ne traça plus de moyens, jamais on ne donna moins d'exemples. Les uns, à force de remarques, d'obſervations & de préceptes, circonſcrivent, retreciſſent, épouvantent le génie. Eſclaves ſuperſtitieux de l'autorité, ſans regarder ni aux changemens que doit néceſſairement produire la mobilité des mœurs & des uſages, ni aux reſſources inépuiſables de la Nature, ils étendent l'empire des (1) Régles à tous les eſprits, à toutes les générations ; comme s'il étoit poſſible de renfermer dans le cercle des définitions, des aphoriſmes & des exemples tout ce qu'on eſt en droit d'attendre du mouvement continuel & infiniment varié de la penſée. Les autres, peut-être plus dangereux encore, ſans avoir égard aux obſervations des Sçavans Hommes de tous les lieux & de tous les tems, ſans jamais avoir approfondi les raiſons dont s'eſt formée l'autorité, ne reconnoiſſent point de Loix, renverſent les principes, & por-

(1) Il ne faut pas confondre la Régle avec les Régles.

tent dans tous les genres le déſordre, le trouble & la confuſion ; comme ſi toutes les opérations de l'eſprit n'étoient pas ſoumiſes à la Régle, ainſi que la Régle l'eſt toujours à la raiſon. Ceux-ci, ſemblables à un Peintre qui, négligeant les Sites riches & avantageux qu'il auroit ſous les yeux, ne s'attacheroit qu'à peindre des lointains & des vapeurs, dédaignent les vérités qui les environnent, pour ne nous préſenter que les phantômes de leur imagination (1). Ceux-là, lorſqu'il leur eſt démontré que la Nature, dont les Loix ſont immuables & certaines, ne peut cependant être connue qu'à force d'expériences & d'obſervations, s'imaginent atteindre, ſaiſir & pouvoir enchaîner les contingences morales & politiques.

Que dire de la multitude de ces Abbréviateurs, de ces Commentateurs, de ces Compilateurs qui ſem-

(1) N'a-t-on pas vû un homme qui, lorſqu'il a dit des vérités, a fait douter s'il étoit poſſible d'en dire de plus grandes, & de les dire plus grandement, ne trouver dans le développement de la raiſon, & dans les vertus ſociales, que la dégradation, la honte & le malheur de l'humanité ?

Digitized by Google

blent ne craindre rien tant que de faire uſage de la penſée; de cette foule d'Ecrivains enfin, qui pour plaire à ces perſonnes délicates & dédaigneuſes que la molleſſe de leurs mœurs rend incapables d'attentions fortes & profondes, que leur inaction fatigue & accable, qui ne vivent pas, mais exiſtent à côté de la vie, ont pouſſé au plus haut point de perfection l'Art de raiſonner ſans idées? Au milieu de tant d'Ouvrages multipliés, la plûpart ſans objet & ſans utilité, quelquefois même à la honte du cœur & de l'eſprit humain, comment les Journaux ſeroient-ils le ſeul genre de Littérature dont on n'abuſeroit pas? Mais leur objet ſe bornât-il à répandre ce qui ſe paſſe dans la République des Lettres, le nombre ne doit-il pas s'en accroître proportionnément à celui des productions, des nouveautés, des événemens littéraires? D'ailleurs ne doit-on pas compter pour beaucoup l'avantage qu'ont les Journaux d'épargner des lectures infinies & inutiles à ce petit nombre de Sages qui méditent en ſilence des Ouvrages dignes des regards de leur ſiécle & de l'attention de la poſtérité, & qui ſentent, comme *Pline*,

Digitized by Google

de quelle conſéquence il eſt de s'expoſer, en publiant ſes Ecrits, au jugement de l'Univers entier ? Au reſte ce n'eſt point à nous à juſtifier la trop grande multiplication des Ouvrages périodiques ; les plaintes que l'on fait à ce ſujet n'ont jamais regardé le Journal que nous entreprenons. Son utilité a été ſentie & reconnue dès le moment de ſa naiſſance.

Un ſiécle & demi s'eſt à peine écoulé depuis que les Sçavans de l'Europe, dédaignant leurs mœurs & leur langue, ne s'occupoient preſque que de l'Antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le ſeul qui fût digne & même capable de répandre & leurs Ouvrages & leur réputation (1). On ſentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l'eſprit humain de ſubordonner la penſée à la mémoire, &

(1) Je n'excepte pas même l'Italie. La Langue Italienne avoit atteint ſa perfection quand *Manuce* ne la jugeoit propre ni à l'Hiſtoire ni à l'Eloquence, ni à la Philoſophie. *Pétrarque* & *Bocace* n'avoient pas daigné s'en ſervir eux-mêmes, lorſqu'ils avoient voulu traiter des matières importantes & relevées.

Digitized by Google

l'objet aux moyens. On dût être ſur-tout frappé de l'impoſſibilité qu'il y a de faire paſſer ſon ame & ſes traits dans la langue d'un Peuple dont les mœurs n'exiſtent plus. On mit à pénétrer & à étendre les reſſources de ſa propre langue, la meilleure partie du tems qu'on employoit preſque tout entier à l'étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui ſeuls il eſt donné de renverſer & d'établir, oſerent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle; & les Sciences, les Lettres & les Arts dont on avoit cru que les ſeuls alphabeths de la Grèce & de Rome puſſent être dépoſitaires, furent annoncés & ſe préſenterent ſous toutes les formes des différens idiomes de l'Europe. Le génie, l'eſprit & le caractère des Peuples ſe tracerent dès-lors & ſe peignirent plus particulierement dans leurs Ouvrages, dont la connoiſſance eſt devenue l'objet le plus digne de l'attention des Philoſophes & des gens de Lettres.

Or eſt-il une langue plus propre à faire connoître ces Ouvrages que la Langue Françoiſe? Ce que la Latine obtint des conquêtes de ce Peuple immortel, qui moins jaloux de ſubjuguer

Digitized by Google

les hommes que de commander à l'esprit humain, mit ses Loix dans le cœur & son langage dans la bouche de toutes les Nations de la terre, la Langue Françoise ne l'a-t-elle pas obtenu du consentement universel de l'Europe? C'est ainsi qu'avant même qu'*Alexandre* eût introduit la Langue Grecque dans les vastes contrées que lui fit parcourir son ambition, on la vit se répandre dans plusieurs parties de l'Asie & de l'Europe, où les Grecs n'avoient jamais porté la guerre, & que des Princes barbares qui détestoient & les mœurs & la liberté de la Grèce, non-seulement s'empressèrent d'apprendre, mais se plurent à parler son langage. Plût au Ciel, qu'en succédant au bonheur des Langues Grecque & Latine, la nôtre eût conservé les mêmes avantages & les mêmes ressources.

Il n'est pas possible de connoître la Langue Grecque, & d'y réfléchir, sans partager l'enthousiasme avec lequel en ont parlé presque tous les Sçavans qui l'ont approfondie.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux sans doute; mais elle le fut incontestablement des hommes les plus sensibles, le

plus heureuſement organiſés qui fuſſent jamais. On diroit que la Nature à laquelle il ſemble qu'ils tenoient de plus près, s'étoit offerte à eux par ſes côtés les plus frappans & les plus riches ; qu'avant d'avoir rien nommé, ils avoient parcouru l'univerſalité des choſes & en avoient ſaiſi les rapports, les différences, l'enchainement, en un mot, toutes les propriétés : tant cette Langue eſt l'image fidelle de l'action des objets ſur les ſens, & de l'action de l'ame ſur elle-même. Des mots, qui par le mêlange heureux des élémens qui les compoſent, forment ou plutôt deviennent des tableaux ; qui s'étendent, ſe nuancent & ſe ramifient conformément à la nature des ſenſations ou des idées dont ils ſont, je ne dis pas l'inſtrument, mais la plus vive image; qui de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher & de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majeſtueux & plus ſonores ; qui par la tranſpoſition à laquelle ils ſe prêtent, tantôt procédent comme la raiſon tranquille, tantôt s'élancent, ſe troublent

Digitized by Google

& se désordonnent comme les passions; des systêmes entiers renfermés, si j'ose m'exprimer ainsi, dans leur sein (1); des combinaisons variées à l'infini, d'où résulte une harmonie enchantereſſe, mais (2) dont la partie la plus sensible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés sont connues & toujours heureusement employées; une infinité de formules, qui, semblables à ces Plantes spontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du discours : tel est le caractère de cette Langue, qui, pour me servir de l'expression de *Lascaris*, est aux Sciences & aux Arts ce que la lumière est aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention que par la Nature même.

La plûpart de ces propriétés se retracerent dans la Langue Latine qui dut à la Grecque la plus grande partie de ses mots, & sur-tout l'Art de les ordon-

(1) Voyez le Cratyle de *Platon*.

(2) Les Accens.

Digitized by Google

ner. Mais ces mots, en paſſant aux Latins, ſubirent les altérations que dût néceſſairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractère des Peuples. Les élémens en furent tranſpoſés ou corrompus ; les inflexions en devinrent plus dures, & les terminaiſons plus ſourdes & plus trainantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la Langue Latine l'abondance, la hardieſſe & la mélodie du langage des Grecs ; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de ſon ſtyle, où ſe réfléchiſſent encore l'éclat & la majeſté de la République Romaine. Cette Langue, après avoir atteint toute ſa perfection ſous Auguſte, dégénéra inſenſiblement avec l'ame du Peuple qui la parloit ; la tranſlation de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des Barbares en acheverent la décadence. L'édifice de la Langue tomba, & entraîna dans ſa chûte & les Sciences & les Lettres & les Arts & les mœurs & les Loix dont elle étoit dépoſitaire. Forcés de recourir à ſes ruines, les deſcendans des Maîtres du Monde y puiſerent le peu

Digitized by Google

de mots dont pouvoient avoir beſoin des hommes avilis par l'ignorance & par la ſervitude. Ces mots furent pris comme au hazard, ſans choix & ſans réflexion ; l'énergie en fut retrecie & même ſouvent dénaturée : il étoit impoſſible que des eſclaves ignorans pénétraſſent & ſaiſiſſent le ſens qu'y avoient attaché des ames inſtruites & libres. Enfin cette analogie précieuſe qu'on voit regner dans les Langues Grecque & Latine, & qui répond ſi fidellement à la chaîne des connoiſſances humaines, fut déchirée & miſe en piéces. De-là l'indigence, la foibleſſe, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous ſommes forcés de déplorer encore dans les Langues qui ſe ſont formées de la Latine.

Des trois Idiomes (1) dont elle fut la ſource commune, l'Italien arriva le plutôt à la perfection dont il étoit ſuſ-

(1) Je ne parle point de la Langue Provençale qui fut, ſans contredit, l'ainée des Langues *Romances*, & à laquelle toutes les autres ſont redevables du méchaniſme & des procédés de leur verſification.

Digitized by Google

ceptible. Vers le commencement du dixiéme ſiécle, les principales Villes de l'Italie ayant ſecoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en Républiques populaires, l'Italie ſe vit en proie à des diſſentions inteſtines qui lui furent encore plus funeſtes que le fer des Barbares qui l'avoient ſubjuguée. Cependant la Langue d'un Peuple ardent, libre, ſéditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dût néceſſairement s'animer & s'étendre. La Langue Provençale, la première dont l'urbanité ait fait uſage depuis l'extinction de la Langue Romaine, lui fournit de nouvelles richeſſes qui s'accrurent encore par le ſéjour que les Florentins firent en France, lorſqu'après la déroute de Monte-aperti, ils ſe virent forcés de venir y chercher un aſyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ſes beſoins & ſes paſſions : un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de ſa Patrie. Le *Dante* écrivit ce Poëme célèbre, dont les endroits ſublimes n'ont été égalés par aucun Poëte de l'Italie : mais ſon ſtyle trop figuré, ſouvent même ſauvage, modélé, dit *Gravina*,

ſur le ſtylé des Prophêtes bien plus que ſur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de ſa Nation ; le Dante fut univerſellement admiré, perſonne ne l'imita. *Pétrarque* fut plus heureux : ce grand homme de qui un ſçavant Italien a dit, qu'il ſembloit n'avoir choiſi & ordonné ſes motsqued'après le conſentement univerſel de l'Italie, déploya dans ſes ſonnets & ſes chanſons toute la grace, l'élégance & l'harmonie dont ſa langue étoit ſuſceptible ; il en fixa la Poëſie lyrique dont il fut & l'Auteur & le modéle. *Bocace*, preſque dans le même tems, fit & régla pour jamais la deſtinée de la Proſe. Heureuſe la Langue Italienne, ſi à l'exemple du Dante, ces grands Hommes l'avoient appliquée à des ſujets plus grands, plus élevés, plus étendus, plus dignes de leur génie !

Lorſque les Grecs à qui il étoit réſervé d'éclairer deux fois l'Europe, vinrent après la priſe de Conſtantinople chercher un aſyle en Italie, les Lettres que Pétrarque avoit oſé ranimer, mais dont la lumière encore trop foible n'avoit pû percer les ombres de la Barbarie, les Lettres reprirent tout-à-

Digitized by Google

coup leur ancienne ſplendeur. L'Italie produiſit à la fois une foule de ſçavans Hommes, qui peu contents de s'être mis à portée de connoître les modéles qu'on venoit de leur propoſer, oſerent ſe meſurer avec eux. Mais l'Italien ſe paſſionna ſi fort pour les Langues anciennes, qu'il parut oublier & vouloir en quelque ſorte abandonner la ſienne propre. Quelques Lettrés même allerent juſqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la Langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la Grecque ou la Latine. Les ſtances admirables du ſçavant *Politien* ne détruiſirent point cette opinion: ſes vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'eſprit, qui, par complaiſance ou par politique, avoit bien voulu ſe prêter un moment à l'ignorance du Peuple. Le *Bembe* vint qui abolit pour jamais un préjugé ſi funeſte à la gloire de la Langue Italienne. Après avoir étudié long-tems les Langues Grecque & Latine, le Bembe réfléchit profondément ſur la ſienne. Il remonta juſqu'à ſon origine; il voulut ſur-tout en pénétrer la partie grammaticale juſqu'alors inconnue & négligée; il parvint à

la démêler, & la réduisit en Art. Il doit en être des Langues comme des mœurs dont elles sont la première expression : lorsqu'elles ont acquis toute la pureté, toute la perfection dont elles sont susceptibles, il faut les fixer par des Loix. C'est d'après l'examen profond des Ouvrages de Pétrarque & de Bocace, que le Bembe établit des principes & des régles. Ce n'est pas que les progrès qu'avoit faits depuis ce tems-là l'esprit humain, n'eussent donné naissance à une infinité de termes nouveaux ; mais tels que ces ruisseaux qu'on voit se confondre avec les fleuves dont ils augmentent la surface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'assimilerent au corps de la Langue, & l'enrichirent sans en altérer la substance & le caractère.

La Langue Italienne a conservé presque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des Langues Grecque & Latine. Elle trouble & rompt à son gré l'ordre grammatical & naturel, pour y substituer l'ordre *musical*, je veux dire, ce désordre harmonieux de paroles à qui seul il appartient de rendre les Langues sus-

Digitized by Google

ceptibles de ces figures hardies, impétueuſes & robuſtes, qui ſemblent moins naître de l'Art que de la vivacité du ſentiment & de la véhémence des paſſions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les ſortes de ſtyle, la Langue Italienne ſe porte plus ſouvent & plus volontiers vers la tendreſſe & vers la douceur. La fréquence des voyelles dont elle eſt compoſée, & par leſquelles ſont terminés tous ſes mots, ſemble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les mêmes élémens y ſubiſſent, font diſparoître entierement cette uniformité, elle eſt tout au plus ſenſible à l'œil; l'oreille ne la ſoupçonne même pas; ou, ſi l'on veut, c'eſt uniformité; mais ce n'eſt point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ſes ſyllabes, infiniment plus vague que celle du Grec & du Latin, mais beaucoup plus reſſentie que celle de l'Eſpagnol & du François, des mouvemens variés, ſoutenus & cadencés. Mais ce que cette Langue a de plus propre ou plutôt d'excluſif, c'eſt que, quoiqu'elle ait ſon caractère, elle ſe prête à celui de

toutes les Langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, ſans violence & même ſans contrainte.

La Langue Latine nâquit de la Grecque; l'Italienne ſortit des débris de la Latine; l'Eſpagnole & la Françoiſe furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du Peuple Romain.

Des altérations différentes que ſubit en Eſpagne la Langue Latine, d'abord en paſſant ſur les levres de l'Eſpagnol, enſuite par l'invaſion des Viſigoths & des Vandales, & ſucceſſivement par le long empire qu'exercerent ſur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, ſortit cet idiome, qui, comme l'Italien, perdit le plus précieux caractère de ſon origine, je veux dire, l'analogie, mais dont la nobleſſe & l'élévation prouvent au moins que la longue ſervitude ſous laquelle l'Eſpagnol avoit gémi, n'avoit point atteint ſon ame. Cette Langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, ſemblent porter plus avant dans l'eſprit les choſes qu'elle exprime; qui, par ſa marche lente & majeſtueuſe, fait ſouvenir de ces chants ſpondaïques que Platon vouloit qui fuſſent excluſivement

Digitized by Google

conſacrés au culte des Dieux, s'éleva au plus haut dégré de ſa perfection, quand l'Eſpagne atteignit le plus haut point de ſa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes dont la connoiſſance profonde & réfléchie de l'Antiquité eût pû former le goût, & ſurtout reprimer l'imagination. Mais comment la lecture & la réflexion auroient-elles fait ſur eux ce que l'exemple, la ſociété, la néceſſité même d'écrire en Latin, ne purent faire ſur *Seneque*, *Lucain*, *Martial*, que leur façon de penſer & de s'exprimer diſtingue ſi fort de tous les Auteurs Latins, & dont les beautés & les défauts, ou plutôt les excès, ſe ſont conſtamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes? La Langue Eſpagnole ſe prête aux inverſions: mais elle les employe avec beaucoup plus de ſobriété & de modération que l'Italienne. La *denſité* de ſes mots l'y rend infiniment moins propre; d'ailleurs ſes ſyllabes compoſées ſouvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de réſonnance, qu'elle reſte toujours nombreuſe, lors même qu'elle s'aſſujettit le plus à l'ordre naturel & gram-

matical. Du reſte, c'eſt à leur méchaniſme que les Langues Italienne & Eſpagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la Françoiſe. Toutes les Langues des Peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie, c'eſt-à-dire, à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puiſſe convenir à leur caractère. C'eſt la partie dont elles ſont le plus jalouſes : les étymologies, les rapports, le ſens même y ont été ſouvent ſacrifiés. Or des Langues dont les élémens ſont tous prononcés & ſonores, ont dû faire ſentir tout d'un coup à l'oreille, à qui ſeule il appartient de juger de la perfection extérieure du langage, tous les rapports, toute l'harmonie, en un mot, tout l'effet dont elles étoient ſuſceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des viciſſitudes que ſubit la Langue Latine en ſe répandant dans les Gaules, où elle perdit comme en Italie & en Eſpagne tous ſes rapports, ſoit harmoniques, ſoit philoſophiques : je n'en dirai que ce qui pourra ſervir à faire connoître une partie du caractère exterieur & ſenſible de notre Langue. Premierement, en

remplaçant par un élément muet la dernière ſyllabe des mots latins, à laquelle les Italiens & les Eſpagnols avoient ſubſtitué un élément vocal, nous détruiſimes la variété des terminaiſons propres à déſigner les genres dans les ſubſtances, & les perſonnes dans les verbes. Ce procédé entraina la néceſſité des pronoms, il dénatura en même tems & détruiſit les rapports de la pénultiéme ſyllabe dont le mouvement (1) animoit, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le corps du mot; d'où notre Langue devint tout à la fois ſourde & languiſſante. Secondement, le penchant que j'ai déja dit que toutes les Langues ont vers l'euphonie, dut inſenſiblement abolir la prononciation des terminaiſons latines que nous avions adoptées. Ces terminaiſons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui réſultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des ſyl-

(1) Prononcez *pèrfidè* en Latin & *perfide* en François: le même mot ſera plein de mouvement & d'action dans une Langue, & ſe traînera dans l'autre.

labes dont leurs mots étoient composés, & dans laquelle ils avoient fait consister, à l'exemple des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue absolument étrangère à notre Langue ; de sorte que blessée par des terminaisons dont rien ne rachetoit la sécheresse & la dureté, l'oreille, ce sens dédaigneux & superbe, en proscrivit la prononciation. De-là la différence qui se trouve entre la manière dont notre Langue est écrite, & celle dont elle est prononcée : de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plûpart de nos désinences. Une discussion plus profonde sur le matériel de la Langue m'éloigneroit trop de mon objet : je me bornerai à quelques observations.

Pendant que l'Italie se montroit la rivale d'Athènes & de Rome, les Lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembe, les La Casa ne dédaignoient pas de se servir de leur Langue naturelle, tandis que ceux des François qui cultivoient les Lettres ne jugeoient pas la leur digne de porter leurs idées. Notre Langue n'étoit en-

core que familière, badine & naïve, lorſque *Ronſard* eſſaya de l'élever, de l'ennoblir & de l'étendre, en y tranſportant les formes des langages Grec & Latin. Ce Poëte eut d'abord les plus grands ſuccès, & même la plus grande réputation : mais il les dut uniquement aux Sçavans de ſa Nation qui ne voyoient & ne ſentoient dans ſa Poëſie que les rapports qu'elle avoit avec la Poëſie des Langues anciennes, dont le caractère leur étoit bien plus connu que celui de leur propre Langue. Ronſard avoit du génie, de l'enthouſiaſme & l'ame véritablement poëtique ; il ne lui manqua que d'avoir ſenti la ſorte d'harmonie qui convenoit à ſa Langue. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaiſons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la compoſition des mots ; que la néceſſité d'employer les pronoms ne permettoit guères de rompre l'ordre grammatical, ſans porter le trouble dans le ſens ; que ces formes hardies & ſingulières qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux Langues Grecque & Latine, faiſoient grimacer la ſienne ; qu'en un mot, chaque idiome a ſa Grammaire, ſa Rhétorique & ſa Poëtique.

poëtique. *Ronſard* fut oublié, & la Langue ne cherchoit qu'à ſe délivrer de la violence que ce Poëte & ſes imitateurs lui avoient faite ; elle tendoit uniquement à l'ordre, à la clarté ; elle y ſacrifioit les plus puiſſantes reſſources de l'élocution ; elle abandonnoit ſans regret aux Langues étrangères l'avantage de peindre les paſſions, elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la Langue du raiſonnement. Pendant que nos voiſins ne meſuroient la perfection de leur Poëſie que ſur l'étendue de l'eſpace qui la ſéparoit du diſcours ordinaire, la nôtre s'élevoit à peine au-deſſus de la Proſe, & n'en différoit eſſentiellement que par le ſon & par le mètre, c'eſt-à-dire, par l'uniformité des repos & des déſinences (1). Après tout, ces tems n'étoient plus, où la Poëſie dictoit les Loix, réglоit les mœurs & faiſoit déteſter les Tyrans ; elle avoit perdu le droit de faire deſcendre les Dieux

(1) Il ne s'agit point ici de la *Poëſie d'Images* (on ne nous la conteſte pas), mais de la *Poëſie de Stile*, comparée à celle des Anciens & de nos voiſins.

ſur la terre, & de leur égaler les hommes. L'éloquence, autrefois maîtreſſe des Loix, maîtreſſe même du ſort des Républiques, n'avoit plus beſoin des traits vigoureux & terribles dont Démoſthène & Cicéron l'avoient armée; les paſſions avoient perdu leur plus grand reſſort; les principales ſources du merveilleux étoient taries. A la Philoſophie ancienne, qui n'enviſageoit les êtres que relativement à l'homme, ſuccédoit une Philoſophie, qui fondée ſur l'obſervation & ſur l'expérience, ne conſidéroit les choſes que dans le rapport qu'elles ont avec l'Univers. *Deſcartes* enſeigna l'Art de la penſée & du doute. Les hommes, que juſqu'alors rien ne ſéparoit tant de la vérité que leurs propres connoiſſances, s'interrogerent ſur leurs opinions: ils voulurent connoître l'origine, la chaîne & l'ordre de leurs idées; l'exercice de l'entendement & de la réflexion détruiſoit de jour en jour & les objets & la puiſſance de l'imagination, à qui l'ignorance & l'erreur donnent tant de force & d'empire. Faut-il être ſurpris qu'une Langue claire, nette, méthodique qui procéde comme la penſée &

l'observation, que la Langue Françoise, en un mot, soit devenue la Langue dominante de l'Europe !

Pendant que nous donnions à nos Ouvrages l'ordre, la méthode, la clarté, la précision & l'élégance qui caractérisent notre Langue; celle des Anglois s'étendoit & s'enrichissoit plus encore qu'elle ne se formoit. Ce Peuple que la Nature, en lui refusant les talens agréables, semble punir d'avoir osé la regarder & la connoître, tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choses que de la façon de les rendre, il n'envisage les mots que relativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée, & non relativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme, soit Latin, soit François, soit Italien, qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée, est acquis à sa Langue qui l'admet sur le champ, sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons qui lui soient analogues.(1) Je n'ai garde d'entreprendre de

(1) Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*: Ce

définir les propriétés & les formes d'une Langue, dont le caractère eſt de ſe plier au caractère, aux beſoins, aux caprices de chaque Ecrivain.

On l'a déja dit, & je le répéte : Toutes les Langues des Peuples non encore civiliſés ont été poëtiques. Premierement des hommes dont les paſſions étoient entières & libres, & qui n'avoient d'autre exercice que celui des ſens & de l'imagination, durent tranſporter à tout ce qui les environnoit les ſentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes (2). Secondement, la ſenſation que faiſoient ſur eux les

---

n'eſt point, diſoit-il, dans les jardins délicieux des Muſes qu'un Philoſophe doit cueillir ſes expreſſions : c'eſt dans le puits ténébreux & profond, où Héraclite a dit que la vérité étoit cachée, qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pithagore avoit pû vivre, ſans avoir beſoin de nourriture, il ſe ſeroit abſtenu même de légumes ; s'il avoit pû ſe faire entendre, ſans le ſecours des paroles, il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir & d'orner le langage.

(2) Les Sauvages de l'Amérique diſent ; lorſqu'il tonne : que *le Ciel frémit ;* que *les*

météores effrayans, & les divers phénomènes dont leurs sens étoient frappés, & dont la cause leur étoit inconnue, dut leur arracher ces expressions vives, fortes & sublimes qui font le caractère de la grande Poësie, & que la Poësie ne doit qu'à l'étonnement, à la surprise, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes qui dut, comme le geste, désigner l'objet des affections, avant que de désigner les affections mêmes, dut en même tems être tumultueux & désordonné comme les mouvemens de leur ame.

La Langue Allemande, dont la substance a souffert peu d'altérations, qui n'a presque rien emprunté des Langues des anciens Peuples polis de l'Europe, & que très-peu d'Ecrivains, parmi les Sçavans qu'a produits & que produit encore cette Nation, ont cultivée, renferme les expressions les plus sublimes, les formes les plus poëtiques; & la

---

arbres pleurent, lorsqu'ils transpirent; que *le feu est un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit.*

tranſpoſition lui eſt naturelle (3). Obſervons que les inverſions ne commencent à y être moins en uſage, que depuis qu'elle eſt maniée par ceux des ſçavans Hommes de cette Nation qui ont cultivé la Philoſophie & notre Langue. Du reſte, la Langue Allemande eſt extrêmement riche : ſon abondance même exclut les équivoques & les plaiſanteries dont les (4) *Homonymes*

(3) Je pourrois encore faire obſerver, pourquoi les Peuples de l'Antiquité qui cultiverent la Philoſophie, comme les Grecs & les Latins, conſerverent la tranſpoſition ; combien elle étoit convenable & même néceſſaire à des Peuples Républicains & ſenſibles ; les moyens que fourniſſoient leurs Langues pour empêcher que les inverſions ne portaſſent le trouble dans le ſens ; comment enfin le ſtyle des Philoſophes & des Orateurs mêmes, quand ils ne s'adreſſoient plus à l'imagination, ſe rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical. Mais ces détails ſeroient infinis, & d'ailleurs je les ai réſervés pour un autre Ouvrage.

(4) On ſçait que les *Synonymes* ſont des mots différens, qui déſignent une choſe à-peu-près la même, & que les *Homonymes* ſont les mêmes mots dont on ſe ſert pour déſigner des choſes d'une nature très-différente, comme *ſens*, *ſens*, &c.

Digitized by Google

ſont dans la nôtre une ſource ſi féconde. Sa *quantité* plus reſſentie encore que celle de l'Italienne, ſans cependant être fixe & déterminée comme celle de la Grecque & de la Latine, rend le méchaniſme de ſa verſification incertain & par-là plus difficile. Elle ne ſçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il ſe plaindre de cette indigence ? Si jamais il parvient à rendre ſa Langue propre à les repréſenter auſſi heureuſement que nous, bien-tôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

Après avoir tracé le caractère des Langues, & les raiſons qui m'ont paru avoir le plus contribué à rendre la nôtre propre à devenir l'organe commun ou l'interprête de l'Europe ſçavante, il me reſte à préſenter le plan du *Nouveau Journal Etranger.*

Si la lecture des Voyages, ſi la ſimple deſcription des coutumes, des mœurs & des habillemens des Nations Etrangères, a tant d'attraits pour la plûpart des hommes, quel doit être le prix d'un Ouvrage deſtiné à faire connoître le tour d'eſprit, l'état, la nature, le dégré des connoiſſances, &

les mœurs intérieures (1) des Nations ſçavantes de l'Europe! Les habiles gens, parmi les Grecs, paſſoient une grande partie de leur vie à voyager dans les Pays Etrangers, pour y puiſer les connoiſſances dont ils venoient enſuite enrichir leur Patrie : nous n'avons plus beſoin de nous expatrier pour obtenir les mêmes avantages.

Nous ſommes bien éloignés ſans doute d'attacher au nom d'*Etranger*, l'idée inſultante qu'y attachoient les Grecs. Déclarons-le une fois pour toutes, comme ont fait nos Prédéceſſeurs : nous regardons tous les gens de Lettres, ſans aucune diſtinction (*Tros, Rutulusve fuat*,) comme Citoyens d'une ſeule & même République, dont tous les membres ſont égaux, & où il n'eſt permis à perſonne d'affecter la tyrannie. Auſſi nous garderons-nous bien de ſoumet-

(1) Les Grecs avoient deux mots pour déſigner les *Mœurs* & la propriété des Mœurs, ΕΘΟΣ & ΗΘΟΣ. Par le dernier mot, ils déſignoient l'aptitude, le penchant : par le premier, l'expreſſion ou l'effet de ce penchant.

tre à notre meſure les Productions étrangères. Dans la ridicule diſpute ſur les Anciens & les Modernes, les Partiſans de l'Antiquité demandoient avec raiſon, qu'avant de juger Homère, on ſe tranſportât dans les tems dont ce Poëte peint les mœurs & les perſonnages. Nous devons à tout ce qui eſt Etranger la même juſtice. Il faut nous mettre au point de vûe où ils ſont, pour juger de la manière dont ils voyent. Peut-on, par exemple, trouver étrange que l'élocution d'un Peuple infiniment plus ſenſible que nous, ſoit plus vive & plus paſſionnée que la nôtre? La première qualité du ſtyle ne conſiſte-t-elle pas dans la proportion entre l'expreſſion & la penſée? Les ames lentes & froides, chez tous les Peuples du Monde, ſeroient également fondées à tourner en ridicule le langage de leurs Poëtes. Nous ſommes donc toujours en garde contre cet eſprit national qui veut tout ramener à notre goût; & fort réſervés ſur la Critique, nous ne nous permettrons guères que celle des faits.

Nous éviterons par conſéquent de porter ſur les Productions étrangères, de ces jugemens hazardés qui ont déja

décrédité le Journal. Nous jugerons peu, parce que nous croyons, comme on l'a dit avant nous, que le devoir d'un Journaliſte eſt principalement de mettre les Lecteurs éclairés en état de juger eux-mêmes ſur ſon rapport; & parce que nos jugemens, quelque meſurés qu'ils puiſſent être, conſervent toujours une teinture des préjugés nationaux, dont nous cherchons à nous défendre. Nous blâmerons rarement, & preſque jamais ni directement, ni abſolument, pour ne pas nous attirer des reproches qui pourroient ſouvent être injuſtes, mais qui nous engageroient, malgré nous, dans des conteſtations perſonnelles dont nous voulons nous préſerver. Nous louerons plus volontiers ſans doute, mais encore très-ſobrement, perſuadés que ſi la louange eſt la monnoie qui coûte le moins, elle augmente beaucoup de prix quand elle eſt diſpenſée à propos, & avec autant d'œconomie que d'intelligence.

Nous n'avons rien à ajoûter à la manière dont nos Prédéceſſeurs ont enviſagé ce Journal; nous ne pouvons qu'adopter les vûes que la plûpart ont propoſées. Mais ſans nous aſſujettir à leurs

procédés, l'idée qu'ils ont tous donnée du Journal, & qu'ils auroient remplie ſans doute, comme ils en étoient bien capables, s'ils avoient eu tous les ſecours qu'ils s'étoient promis, nous eſpérons la réaliſer.

Des trois différentes formes ſous leſquelles a paru ce Journal, après de mûres réflexions, nous avons préféré la dernière comme la plus ſimple & la plus commode. Il ſera donc diviſé par Langues, & dans l'arrangement des matières, nous ſuivrons l'ordre établi pour les facultés. Nos Articles ſeront diviſés en *Traductions*, en *Analyſes* ou *Extraits*, & en *Notices*.

Les Textes que nous traduirons ſeront repréſentés avec toute la fidélité poſſible. On s'appliquera beaucoup moins à faire paſſer dans ces verſions l'élégance & le coloris de notre Langue, qu'à les rendre exactes, préciſes, & tranſparentes en quelque ſorte. L'objet de notre Journal eſt ſur-tout de faire appercevoir dans les Ecrits dont il s'agit, le tour d'eſprit, le caractère des Auteurs, & s'il ſe peut, juſqu'au génie national. Dans nos Analyſes ou nos Extraits, nous approfondirons & nous

Digitized by Google

diſcuterons toutes les parties de l'Ouvrage, ſans cependant en détruire, du moins autant qu'il dépendra de nous, l'organiſation & l'enſemble.

Mais comme il n'eſt guères poſſible d'extraire ou d'analyſer toutes les Productions Littéraires, nous ferons un grand uſage des Notices, en nous attachant ſur toutes choſes à y faire entrer les traits caractériſtiques des Ouvrages que nous voudrons faire connoître.

Lorſqu'il s'agira d'un ſujet déja traité par nos Ecrivains, on aura ſoin d'obſerver & de faire ſentir les rapports ou les différences qui pourront ſe trouver dans la manière dont chacun des Nationaux aura vû & préſenté la même choſe. Notre attention, à cet égard, s'étendra à tous les objets qu'embraſſe la Littérature, & ce ne ſera point la partie de notre Journal la moins philoſophique ni la moins piquante.

Quant aux diſputes Littéraires, nous chercherons toujours à remonter à la ſource, & nous employerons tous nos ſoins pour faire exactement connoître la nature, l'état & les procédés de la conteſtation.

Lorſque nous ne pourrons point

nous procurer assez promptement les Ouvrages dont la connoissance nous paroîtra devoir intéresser nos Lecteurs, nous aurons recours aux différens Journaux de l'Europe, & nous en composerons la Notice, d'après les Extraits qu'ils nous fourniront. Les Auteurs estimables de la Bibliothéque Italique ont souvent usé de cette ressource que nous employerons rarement.

En tenant le compte le plus exact qu'il nous sera possible des Productions étrangères qui seront consignées dans nos Registres, nous ne négligerons point de faire connoître les bons Ecrivains, & les Hommes célèbres de chaque Nation. Nous invitons pour cet effet nos voisins, & tous ceux qui s'intéressent à la gloire des Lettres, à nous faire parvenir des Mémoires, & tout ce qui pourra nous servir à faire l'éloge historique des Citoyens illustres qui seront enlevés à la République des Lettres. Si l'on veut même nous envoyer leurs portraits, nous les ferons graver pour les mettre à la tête de leur éloge. Nous joindrons de cette manière aux traits durables dont leur ame se sera peinte dans leurs Ecrits, l'image de ceux que

Digitized by Google

la mort efface : car enfin rien ne devroit périr des grands Hommes, & nous devons à la Poſtérité, à nous-mêmes, de conſerver d'eux tout ce qu'il eſt poſſible d'arracher à la puiſſance du tems.

Nous ne ferons point imprimer de chanſons ; mais nous parlerons des Arts, des Arts dont tout l'effet ſe borne chez le vulgaire à quelques ſenſations agréables, mais que le Philoſophe enviſage comme les conſervateurs de l'urbanité, comme les anneaux les plus précieux de la chaîne politique, comme l'expreſſion la plus ſûre de la félicité des Peuples.

Le Lecteur ſe ſera ſans doute apperçu, que depuis qu'il s'agit du Journal, & que j'en expoſe le plan, j'en parle comme d'un Ouvrage dont pluſieurs perſonnes s'occuperont. J'avoue que me trouvant déja preſqu'entierement abſorbé par le ſeul travail qu'exige l'établiſſement des Correſpondances, il ne m'eût pas été poſſible de ſuffire à la multiplicité des objets qu'embraſſe cet Ouvrage, ſi je n'avois heureuſement trouvé des Coopérateurs, tels que je pouvois les deſirer. M. *de Montucla* qui, indépendamment des con-

noissances solides, étendues & profondes dont il vient de donner des preuves dans son excellente Histoire des Mathématiques, possède un très-grand nombre de Langues; M. *de Querlon*, bien connu dans la République des Lettres par la délicatesse de son goût, par l'élégance de son style, & par sa bonne critique; M. *Suard* qui, à un goût exquis & éclairé pour les Lettres, joint une connoissance peu commune de la Littérature Angloise; M. *Baer*, moins estimable encore par la profondeur de son érudition, que par le talent qu'il a de l'appliquer à des vûes grandes & philosophiques.; M. *Staunton*, jeune Anglois, qui après avoir passé huit ans à Paris, & s'y être enrichi de notre Littérature, de retour aujourd'hui dans sa Patrie, s'est chargé de nous en communiquer à son tour toutes les richesses. Voilà ceux qui partageront mon travail.

Je ne nommerai point ici tous les Sçavans & les gens de Lettres, tant nationaux qu'étrangers, qui ont bien voulu me faire espérer qu'ils nous communiqueroient tout ce qu'ils croiroient être propre à rendre notre Journal intéressant. Mais je ne puis, sans me rendre coupable

Digitized by Google

de la plus grande ingratitude, me dispenser de désigner M. *Tscharner* de Berne, Auteur de la belle Traduction des Odes du célèbre M. Haller, ainsi que de beaucoup d'autres Ouvrages que nous nous empresserons de faire connoître, & M. *Schmidt*, compatriote de M. Tscharner, & Correspondant de l'Académie des Belles-Lettres, où à l'âge de vingt-deux ans, il a remporté trois Prix de suite; & qui ne cesse de me prouver en particulier, que l'absence n'a rien diminué de l'étroite amitié qui nous unissoit pendant tout le séjour qu'il a fait à Paris.

Digitized by Google